

Science du sentiment
Perspectives de recherche d'une psychologie du Je
Wolf-Ulrich Klünker

Les présuppositions des sciences actuelles ne permettent pas de développer une psychologie conforme aux faits. Cette situation produit tout son effet dans le quotidien des êtres humains dans la fréquentation avec eux-mêmes. Dans cet essai l'auteur décrit les conditions préalables à une « psychologie » qui puisse permettre à l'être humain de recouvrer une signification centrale dans sa vie.

Toute science de l'être humain se voit confrontée à deux exigences : d'une part, elle doit correspondre aux fondements d'un penser scientifique, d'autre part, elle devrait être en situation de répondre, non seulement aux interrogations cognitives, mais plus encore aussi aux interrogations vivantes proprement existentielles qui sont radicalement plus profondes que les premières. Le caractère scientifique ne devrait donc pas exclure la dimension existentielle ; l'embarras, la confusion d'un autre côté, ne devrait pas non plus se trouver au-delà de la responsabilisation scientifique de soi. Ainsi s'associent dans les sciences de l'homme, par exemple dans la psychologie et la médecine (ici tout particulièrement parce qu'en elles sont constamment abordées aussi des nécessités thérapeutiques) la connaissance et la vie, la science et le sentiment de soi et, dans la mesure où il s'agit de fondements scientifiques de l'esprit, la spiritualité et la qualité de l'existence.

L'âme comme une vertu créatrice corporelle

Dans une certaine perspective, on peut dater le début d'une connaissance scientifique de l'être humain au 4^{ème} siècle pré-chrétien et cela, certes, dans l'œuvre d'Aristote. En particulier ses trois livres « *Sur l'âme* » (*De anima*), marquent le commencement d'une anthropologie et d'une psychologie scientifiques, mais aussi d'une compréhension du corps, dans laquelle ne sont pas à séparer scientificité et dépendance de la vie. L'âme humaine y est explorée dans sa dimension corporelle (*anima vegetativa*), dans sa réalité de vie d'âme (*anima sensitiva*) et dans son rapport originel primordial avec l'esprit (*anima intellectiva*). La méthode scientifique d'Aristote peut être caractérisée comme conceptuellement réaliste : comme une production et une association de concepts qui ne décrivent pas, à eux-seuls, une réalité donnée, mais aussi plus encore en même temps, une réalité primordiale d'existence humaine.

Cette science est donc existentielle en soi — par sa participation au processus de la vie. Et la participation consciente donnée ne redonne pas seulement le processus de vie dans sa dimension corporelle, d'âme et d'esprit, mais le rend plus encore possible ou bien, selon le cas, le fonde en même temps. Il est notoire qu'une telle compréhension de la science au 21^{ème} siècle (mais c'était déjà aussi le cas aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles) peut à peine apparaître encore en étant parfaitement suivie par l'esprit — or cela fut néanmoins offert dès le berceau de la science.

L'expression « *anima forma corporis* » peut valoir comme fondement cognitif de cette psychologie associée à la vie et au corps. L'âme est forme du corps, non pas simplement la forme extérieure, mais comme principe de forme à la fois fonctionnel et intérieur. Ce qu'on veut dire ici, on peut le rendre évident justement en considération d'une psychologie moderne du Je, dans une considération de la physiologie humaine. Du visage de l'être humain, s'exprime en effet l'individualité, qui a modelé cette « forme » comme une expression de son soi. Ce principe de forme serait à présent à mettre en relation au corps entier et à tous ses organes¹. Dans la psychologie aristotélicienne, est prédisposé le fait que le penser doit valoir comme une vertu créatrice du corps ; le penser manifestement pas dans ses contenus, mais au contraire dans la vertu individuelle reposant à son fondement.

Ce point de départ est repris par Rudolf Steiner, en juin 1924, dans son *Cours de pédagogie curative*. La série de conférences commence par la déclaration que le Je prénatal, à partir de ses propres vertus

¹ Ce que démontre déjà biochimiquement l'immunité et son arsenal d'immuno-protéines spécifiques et reflets de l'être unique et de sa biographie. *ndt*

créatrices du penser agit en créant le corps. Rudolf Steiner n'accomplit pas explicitement à cet endroit le rattachement à la psychologie aristotélicienne ; mais dans une perspective enrichissante qui va très loin, il devient évident qu'ici l'anthropologie aristotélicienne, laquelle inclut aussi ses empreintes médiévales et modernes, prend bien en compte l'existence post-mortelle de l'âme humaine dans ses investigations, en étant élargie du point de vue de l'existence prénatale. Rudolf Steiner se rattache ainsi avec les fondements cognitifs de l'anthropologie anthroposophique à une tradition scientifique ancienne de deux millénaires et demi d'âge. Cette référence implicite se produit bien entendu dans une situation du 20^{ème} siècle, dans laquelle le penser scientifique s'était formé à partir de tout autres points de départ. À la psychologie et à l'anthropologie des temps modernes, il était devenu de plus en plus difficile en effet de comprendre ce principe cognitif « *anima forma corporis* » : or le 20^{ème} siècle et aussi le 21^{ème} ont apporté une attitude de base de la connaissance, qui inverse même carrément ce principe : l'« *anima forma corporis* » est devenue le « *corpus forma animae* », à savoir que des processus corporels valent désormais comme des causes originelles et déterminantes de l'événement de la vie de l'âme et de l'esprit.

Un rattachement actuel à l'anthropologie de Rudolf Steiner se trouve donc devant la tâche de supporter cette tension et de l'organiser de manière féconde dans le discours scientifique. Il va de soi de prendre en compte les résultats, à titre d'exemple, de la recherche génétique et il est à reconnaître dans quelle ampleur s'empreint de vie d'âme la situation corporelle de l'être humain. Toutes les connaissances dans l'anthropologie, la médecine, la psychologie et la biologie, sont à associer, mais aussi toutes les autres sciences de la nature, dans lesquelles se révèle dans quelle mesure l'être humain corporel détermine la conscience et l'existence de l'âme. Mais d'un autre côté, en faisant valoir et en fondant scientifiquement, par exemple, que les dimensions d'une détermination génétique dans le développement biographique, de la vie de l'âme et de celle du corps d'un être humain, dépend aussi de la manière dont il peut se positionner lui-même, en étant proprement actif dans la vie et dans le développement de sa conscience. Les fondements scientifiques d'une psychologie anthroposophique ne sont donc pas seulement des progressions isolées et spiritualisantes, il s'agit au contraire d'une modification catégorielle de la manière de considérer, sous la prise en compte de tous les résultats scientifiques des temps modernes. La référence à l'ensemble de l'évolution scientifique historique de la psychologie peut ouvrir une perspective, dans laquelle la vertu créatrice de l'individualité d'âme et d'esprit de l'être humain peut être remise scientifiquement en valeur.²

Le sentiment au cœur de la psychologie

L'existence de la vie de l'âme, qui surgit comme cause et reflet de la vie corporelle, Rudolf Steiner la caractérise au commencement du *Cours de pédagogie curative* comme seulement une vie d'âme de nature « symptomatique ». La « véritable » vie de l'âme, par contre, agit en créant le corps : avant la naissance et après la naissance, sur l'arrière-plan de l'existence corporelle, elle forme les conditions préalables au développement de l'organisme. Le Je, comme vertu de forme spirituelle, se crée une corporéité à l'aide de laquelle il peut devenir lui-même conscient dans la vie terrestre. Le Je agit donc dans l'édification et dans la conservation de l'organisme comme une vertu d'âme — dans la tradition aristotélicienne de la psychologie, cette activité spirituelle est constamment désignée et caractérisée, comme « l'âme », qui existe dans un rapport au corps. Ainsi par exemple, des êtres spirituels hiérarchiques peuvent aussi être considérés comme des âmes, dans la mesure où ils se trouvent en relation à des planètes ou à d'autres corps de l'univers qu'ils « animent » pour ainsi dire, en accomplissant des tâches cosmiques déterminées, tel, par exemple, le mouvement des planètes. Ainsi pour une psychologie qui regarde dans cette perspective, le Je, ou selon le cas, l'âme humaine, se révèle dans son activité et pas seulement dans sa passivité eu égard à la réalité corporelle. L'activité du

² Il existe déjà un début remarquable dans ce travail voir : Lucio Russo : *Freud, Jung Steiner*, www.ospi.it, Rome, 2015 [disponible en français dans la rédaction italienne récemment remaniée en 2015, sans plus sur demande auprès traducteur, *ndt*]

Je est créatrice du corps en considération de l'organisme et porteuse de la fonction des organes et donc bel et bien décisive pour le développement de la santé et de la maladie.

La perspective de la « vie de l'âme³ en propre » dans son activité a aussi des répercussions importantes sur une compréhension du sentiment et de la sensibilité. Pour préciser, elle permet d'envisager psychologiquement la formation du sentiment et de transcender ainsi une manière de considérer les sentiments humains qui doit les présupposer simplement et seulement comme donnés (passivement). La formation des sentiments serait alors à comprendre comme une expression de l'activité spirituelle du Je qui, à partir de ce mouvement de l'esprit, se relie au corps. Georg Friedrich Hegel avait encore une telle sensibilité, au 19^{ème} siècle, pour l'activité du Je lors de la naissance des sentiments ; dans son « encyclopédie », il parle à ce propos que l'individualité « pose » en elle les sentiments isolés (et avec cela aussi le sentiment du soi). Ainsi un processus corporel et une sensibilité peuvent être envisagés pour une psychologie et en thérapie comme répercussions d'une activité de la vie d'âme et de l'esprit. Avec cela s'ouvre un vaste domaine de recherche.

Le 10 octobre 1918, Rudolf Steiner a postulé avec des paroles pénétrantes, dans une conférence à l'université technique de Zurich⁴, la connaissance du sentiment comme une tâche de recherche de premier plan revenant à une psychologie de l'avenir. Dans le domaine de recherche central de la compréhension du sentiment, Steiner veut décrire l'importance de l'anthroposophie pour une nouvelle psychologie (et implicitement aussi pour toutes ses conséquences thérapeutiques). La direction de son objectif apparaît déjà au grand jour dans les annotations préparatoires à la conférence que renferme son carnet de notes. Il y est écrit : « L'ancienne théorie de l'âme va vers son dépérissement ; ses concepts : représentation, sentiment, volonté, attention, etc., ne sont plus que des mots. La physiologie relève la revendication d'autorité pour donner des éclaircissements sur les expériences vécues par la vie de l'âme. [...] La théorie de l'âme est devenue une affaire d'érudits. Pourtant elle a bien un contenu qui concerne tout être humain. Une nouvelle psychologie sera tout aussi scientifique que le voulait l'ancienne ; mais elle trouvera en même temps un langage, qui sera compris de tous ceux à qui s'adressent les questions de l'existence. »

Un peu plus tard, il devient évident dans le carnet de notes, qu'une telle psychologie nouvelle doit parvenir, au plan catégoriel, à de nouveaux concepts. : « La nouvelle vision intuitive de l'âme prend d'autres points de départ que l'ancienne. Elle part d'une connaissance qui devient un aveu en soi du fait que l'expérience de ce qui vit dans l'âme cesse lorsqu'on s'en approche avec les moyens de la connaissance habituelle. Le représenter est alors reconnu dans son absence de vérité, le sentir dans sa confusion, le vouloir dans son caractère incompréhensible. ». Or « Connaissance » et « aveu de soi » s'appartiennent dans la nouvelle psychologie, car attitude scientifique et relation existentielle à soi ne peuvent plus être séparés. D'une telle condensation cognitive intérieure, il s'ensuit que de nombreux concepts usuels doivent nécessairement s'avérer illusoire. La « compréhension de soi » scientifique devient une expérience existentielle basique : à savoir, mon penser est irréel, mes sentiments sont confus, mon vouloir ne m'est pas explicable. Dans la conférence dite, Rudolf Steiner ajoutera ensuite qu'une psychologie qui parle sur le sentiment, mais qui ne tient pas compte de ce présupposé cognitif, ne peut pas éclaircir la sensibilité dans son interprétation du sentir, mais au contraire seulement la rendre plus chaotique encore. Ici se distinguent une psychologie et une psychothérapie, qui ne font qu'interpréter des sentiments donnés, sans atteindre la couche réelle où se forme le sentiment et qui

³ Je répugne ici à l'utilisation du terme « animique » en français, pour traduire *seelisch* — tant utilisé nonobstant en italien (*animico*) — parce que nous sommes ici dans le genre humain conscient et la différence d'avec l'*anima* animale fait que je préfère garder « animique » pour l'*anima* primitive d'avant la conscience, plus proche de celle animale. Il est possible que je fasse fausse route, bien entendu... *ndt*

⁴ Ceci, à savoir précisément à Zurich et un an après la mort de Franz Brentano dans cette même ville, le professeur tant estimé de Steiner, n'est pas du tout un « hasard » : voir Iris Hennigfeld : *Le « combat autour de l'âme » — pour le centenaire de la mort de Franz Brentano*. Dans *Die Drei* 4/2017. [traduction en français disponible sur simple demande sans plus auprès du traducteur. *ndt*]

donc ne peut pas rendre justice au Je dans le sentir. L'aide, dans une situation de sentiment difficile, reposera moins ensuite dans la compréhension de la genèse de cette situation que bien plutôt dans la question des possibilités d'une formation positive du sentiment.

Ainsi les annotations préparatoires du thème central mènent à la conférence suivante sur la formation du sentiment. On en arrive ensuite à une perception du sentiment, lors de laquelle on peut dire que l'on distingue deux choses — celui qui perçoit [le percevant, *ndt*] et le perçu. Sur cette distinction repose la santé de la vie sensorielle. Une telle santé doit posséder l'observation du sentir. Ce qui n'est pas encore vécu, ce qui se fiche en étant dissimulé dans l'être humain et qui ne peut vivre pleinement qu'à l'avenir, cela perçoit dans le sentir la vie passée. [...] Que l'on étudie donc quelles répercussions aura une mort prochaine bientôt sur la vie du sentiment. » Une connaissance psychologique à venir du sentiment doit différencier entre « percevant » et « perçu » dans le sentiment. Dans la conférence Rudolf Steiner parlera de sujet et d'objet du sentiment. Dans l'expérience sensorielle sujet et objet sont toujours nettement différenciés : je perçois le monde.⁵ Quelque chose d'analogue s'annonce ici dans le carnet de notes : « Ma vie future perçoit alors dans mon sentiment ma vie passée ! C'est exactement dans cette acception que le sentiment peut toujours valoir seulement comme le présent de mon existence ; tandis qu'à présent, je me perçois dans ce moment de vie-ci, comme un être humain à venir dans ma biographie passée, je parviens alors seulement dans mon présent.

La psychologie gagne ainsi un nouveau fondement anthropologique et avec celui-ci aussi un instrumentaire de recherche très concret. Il va de soi que son domaine comprend, outre le sentiment, la volonté aussi et le penser ; ces aspects, qui sont traités aussi bien dans la conférence du 10 octobre 1918 qu'aussi dans les notes du carnet de Rudolf Steiner, ne peuvent cependant pas être considérés en détail ici. En bilan, on peut lire dans le carnet : « On aura à l'avenir une science de l'âme si l'on veut ouvrir ce chemin : une science de l'âme pour chaque être humain et non pas pour les cabinets de savants — ou bien on n'aura pas d'âme du tout. La théorie de l'âme qui se terre dans les cabinets d'érudits a été perdue par la perte de valeur d'un savoir qui en était le plus significatif ; l'enseignement de l'âme qui ne craindra pas d'explorer la vie de l'âme et de l'esprit, confèrera vertu de vie, confiance de vie, assurance de vie à tout un chacun. »

La science future de l'âme, ici encore dénommée « théorie⁶ de l'âme » et plus rarement « psychologie » sera en même temps existentielle : une science qui « s'adresse à chaque être humain » et se met elle-même en relation de développement. L'ancienne psychologie avait perdu ce qui est « le plus significatif », l'être humain se développait de lui-même, dans une auto-activité spirituelle de soi, co-déterminant, non seulement sa vie de l'âme, mais plus encore aussi l'existence corporelle. Ainsi donc, au moyen d'une psychologie nouvelle, des perspectives de vie prennent naissance pour tout un chacun. Autrement dit ; ce ne sont pas d'abord les transpositions thérapeutiques d'une science fondamentale psychologique portant remède, mais déjà ses fondements conceptuels et son développement « théorique ».

Exposé plus précis

Il est extrêmement intéressant de voir quelle configuration connaissent ces remarques préparatoires, plutôt des notes, dans la conférence elle-même. Le titre de la conférence déjà, tenue dans une série de rapports entre l'anthroposophie et les sciences académiques, domine de nouveau tout le spectre de la recherche scientifique fondamentale allant jusqu'aux orientations de vie existentielles : « *L'édification*

⁵ *whar-nehmen*, dit l'allemand = « je prends pour vrai », *ndt*

⁶ *Seelenlehre* : j'ai choisi ici « théorie » dans l'acception qu'employa, par exemple, Paul-Henri Bideau, par exemple, pour traduire la théorie des couleurs de Goethe (*Farbenlehre*). En français nous ne disposons pas en effet de l'imprécision nécessaire pour tenter d'appréhender une science nouvelle (psychologique mais pas seulement) que seul Rudolf Steiner entrevoit intuitivement ici à ce moment là. *ndt*

scientifico-spirituelle de l'investigation de l'âme. Des fondements de celle-ci jusqu'aux interrogations limites si importantes pour la vie de l'existence humaine. »⁷ Comme déjà mentionné, le « percevant » dans le sentiment est désormais caractérisé comme « sujet » du sentiment, le « perçu » comme « objet ». Rudolf Steiner entre en détail dans la situation biographique, peu avant la mort d'un être humain. Dans celle-ci coïncident de plus en plus les domaines sujet et objet de l'être humain, de sorte que la mort elle-même pourrait caractérisée comme une identité du sujet et de l'objet — le côté sujet, l'avenir de l'existence terrestre personnelle, qui perçoit son passé dans le moment de vie, est parvenu à son terme ; ne reste purement et simplement que l'aspect objet, le ressenti. Dans ce dernier et à maint autre égard, le sentiment s'avère comme une expression du développement terrestre — dans l'existence post-mortelle il ne peut être question en effet d'une évolution du sentiment dans l'acception indiquée ici.

Aujourd'hui, presque 100 ans après la présentation qu'en fait Rudolf Steiner, cela s'avance dans une perspective éminemment historique. Dans celle-ci il est bien plus qu'intéressant, en jetant un coup d'œil en arrière sur le développement scientifique au 20^{ème} et 21^{ème} siècles — ce qui était encore l'avenir pour Rudolf Steiner — de lire son observation, ou selon le cas son pronostic. Il évoque la psychologie philosophique, encore foncièrement connue à l'époque et remarque : « que cette psychologie [science de l'âme, *Seelenkund, ndt*] disparaît peu à peu des chaires universitaires tandis que ce fait valoir — en vérité, à leur place, là où autrefois des philosophes s'étaient installés — l'effort des gens qui pensent selon les sciences de la nature, à partir de la physiologie ou provenant de tout autre science naturelle. Dans de nombreux milieux, on espère qu'avec ce qu'on voulait autrefois explorer comme une psychologie singulière, on pût découvrir le « mystère ou l'énigme humaine de la vie de l'âme » désormais au moyen de la physiologie de la structure nerveuse et autres choses semblables. « Dans cette évolution, les concepts de la psychologie deviennent de plus en plus abstraits, de simples « coquilles verbales » qui « à l'instar de spectres sont crachés sans interruption dans la science de l'âme [*Seelenwissenschaft*]. Théorie psychologie et vie « réelle » s'écartent donc de plus en plus l'une de l'autre.

Rudolf Steiner voit l'existence post-mortelle de l'âme comme une question centrale de vie, qui devrait être désormais appréhendée scientifiquement et donc aussi la persistance de l'âme après la séparation du corps. Au moyen de cette exploration de la vie persistante de l'âme, la psychologie pourrait redevenir une « alimentation de et pour l'âme », une réponse à ces « questions limites » qui « correspondent aux intérêts brûlants de la vie de l'âme humaine ». Pour surmonter « l'irréalité de l'âme » dans le penser, la « confusion de la vie du sentir » et « l'incompréhensibilité du vouloir agissant », le penser doit d'abord être référé à une limite d'existence, à cette limite de l'éveil du sommeil et finalement à la limite de l'éveil à la vie terrestre consciente au moyen de la naissance. La volonté peut être appréhendée d'une manière analogue si la connaissance psychologique est étendue jusqu'aux limites de l'endormissement et de la mort. Enfin, Rudolf Steiner en arrive à parler d'une connaissance du sentiment qui rend justice à la réalité et qui, dans le même temps (au sens du principe thérapeutique cité ci-dessus dans lequel la formation conceptuelle agit déjà en guérissant) fait émerger le sentiment de sa confusion. Le sentiment devient alors accessible lorsque le penser peut être appréhendé à partir de l'éveil à la vie à partir de l'existence prénatale et la volonté comprise comme l'expression du passage dans une forme d'existence post-terrestre. Un concept de naissance conduit à une compréhension du penser (et inversement !), un concept de mort mène à une compréhension du vouloir (et de nouveau, inversement !). Depuis cette base dans la conférence « scientifiquement théorique » de 1918, est à voir aussi l'exposition faite dans le *Cours de pédagogie curative* de l'été 1924, presque 6 années plus tard, le penser est compris comme cette une vertu créatrice du corps avant la naissance, fondant et rendant possible l'existence corporelle.

⁷ Conférence traduite en français par Christian Lazaridès dans : Rudolf Steiner *Psychologie du point de vue de l'anthroposophie* EAR - Documents, recherches, mémoires études textes, Genève 1986, pp.132-167 & réponses aux questions, pp.168-174.

Une exigence pour le penser scientifique

La demande scientifique que Rudolf Steiner développe pour la psychologie, n'est pas moindre aussi pour une connaissance du sentiment. Car concevoir celui-ci, comme une véritable vertu biographique à l'instar ainsi d'une empreinte et en même temps d'une influence sur la biographie, est scientifiquement ambitionné à l'instar du postulat de prendre la naissance et la mort comme une forme de transition de l'existence humaine dans la psychologie. L'exposition commence, dans la conférence du 10 octobre 1918 de nouveau, avec un affront [en français dans le texte, *ndt*] : la « vie du sentiment » ne consiste « pour la psychologie usuelle » qu'en « un rassemblement de mots ». Pour surmonter une telle abstraction du sentiment, la psychologie devrait reconnaître « qui est celui véritablement qui ressent et ce qui est véritablement à percevoir dans la vie du sentiment ». S'ensuivent les phrases semblables à des définitions : « Si nous ressentons quelque chose en cet instant, cet homme, qui ressent en nous, commence seulement à vivre à présent et demain et après-demain, il continuera de le faire dans les prochaines années jusqu'à notre mort. Dans le moment où nous ressentons, le sujet autrement inconnu c'est notre vie qui se loge déjà en nous entre l'instant où nous ressentons et la mort. Or ce qui est perçu, c'est la vie que nous avons vécue de la naissance jusqu'à l'instant où nous ressentons — voilà une grande perspective entière pour la recherche que la vie du sentiment qui se trouve là, à ce point de départ. »

L'instant de vie, qui prend naissance alors, tandis que le Je de la biographie terrestre se perçoit, à partir de son propre avenir dans cette biographie, comme un homme du passé. Il est infiniment important (et cela tant au plan de la théorie cognitive et de celle scientifique) que ce concept de sentiment n'interprète ou ne comprenne uniquement des sentiments, mais soit lui-même créateur des sentiments dans le mesure où l'on s'abandonne en lui en le vivant. La science dès lors, délaisse ainsi le domaine de description et d'interprétation de ce sur quoi elle posait son regard [inquisiteur, à cause de son origine dogmatique, *ndt*] et devient elle-même créatrice de réalité dans son objet même d'investigation. Cette induction, Steiner ne l'exprime pas, ici de manière explicite, mais elle est prédisposée dans son exposition.

Une autre intensification d'impudence scientifique a lieu lorsqu'en se rattachant à cela il est signalé qu'en vérité il n'existe véritablement aucune autre alternative à un telle sorte d'investigation. Si les conséquences scientifiques en étaient tirées, « alors la vie du sentiment, l'essence du sentiment, ne serait plus cette coque verbale-là telle qu'elle est aujourd'hui dans la psychologie scientifique ordinaire ». Il n'existe pas de doute pour Rudolf Steiner que tout sentiment tombe sous cette considération conceptuellement réaliste. Si on la travaillait scientifiquement à fond, il deviendrait évident que « l'avenir et le passé de notre vie terrestre confluent dans le moindre sentiment. » Cette manière d'observer peut être vérifiée au moyen de l'observation fine et sensible des mourants qui sont en train d'avancer vers cette identité déjà mentionnée du sujet et objet du sentiment à la fin de la vie. Ensuite il peut se révéler qu'au moyen de cette « circonstance de l'approche de la mort, le véritable caractère, l'entité singulière est alors épanchée sur la vie du sentiment ».

Conséquences pour la recherche

Les formulations de la conférence cités à présent à plusieurs reprises, sont prononcées avec beaucoup d'insistance, en particulier ce qui concerne la perspective de recherche de la psychologie. L'exposition de Rudolf Steiner rend infiniment évident le fait qu'il considérait ses indications comme un tout premier début, qui devait être alors développé et mené à bout avec plus d'exactitude par la science de l'esprit. Il devient évident que la recherche ne peut pas en rester à l'observation de la vie de l'âme, qu'une investigation descriptive ne pourrait pas être son point de départ. Il s'agirait beaucoup plus d'une exploration de l'âme qui serait supposée exempte de toute illusion, de sorte que le chercheur lui-même se soumette à un développement de l'âme et de l'esprit. Seule l'auto-activation spirituelle peut fournir la base d'une telle psychologie scientifique : l'exploration du penser nécessite son activation chez le chercheur qui restaure de ce fait une sensibilité cognitive pour le processus du penser dans sa

dépendance avec l'éveil et la naissance. L'exploration du vouloir présuppose de manière analogue une activation de la volonté, dans laquelle la conscience et le façonnement de ses propres intentions sont éprouvés avec autant d'intensité que sinon autrement la vie de nécessité. Ensuite le chercheur doit découvrir quelque chose en lui « qu'il peut placer à l'intérieur de son vouloir de sorte que la culture de soi, l'éducation de soi, lui apparaisse aussi importante mais de la même façon aussi digne d'être convoitées que, sinon, ces actions du vouloir qui correspondent aux pulsions totalement inévitables de la vie humaine ». Le but du vouloir devient lui-même un besoin et avec cela un fondement de vie pour l'âme qui ne s'y trouve pas simplement déjà, mais doit d'abord au contraire être produit dans sa réalité d'expérience. Il va de soi qu'en 1918, ce contexte est encore formulé par Steiner en concepts, qui correspondent aux manières de considérer d'alors aux plans anthropologique et éthique. Pour une compréhension de soi individuelle moderne, il est reconnaissable que le développement des besoins, penchant et instinct, dépend de manière croissante de la conscience et de la conséquence de sa propre intentionnalité.

La même chose vaut aussi pour l'exploration du sentiment. Le sujet du sentiment, le ressentant qui, à partir de l'avenir, perçoit à chaque instant de vie son passé biographique, c'est comme un être humain d'avenir intentionnel en moi. Il ne s'agit pas d'un avenir pronostiqué dans son contenu, mais de la vertu à partir de laquelle je m'avance vers l'inconnu de cet avenir et je le façonne. Si je réalise ce concept du sentiment, alors il vit en moi en créant le sentiment — et seulement alors je peux reconnaître le sentiment, tandis que je le produis. En même temps, il devient évident qu'une psychologie qui veut éclairer sentiment et ressentiment à partir du passé biographique, confond le présent avec le prolongement de ce passé. Celui qui voit dans le passé la cause originelle du présent, ne parvient jamais dans ce présent, mais s'arrête [et s'embourbe, *ndt*] au contraire dans un prolongement de l'ancien. Le présent ne naît que lorsque j'ajoute à l'ancien l'élément futur, par une intention d'avenir ; c'est exactement à ce point de contact que ce qui est éprouvé prend naissance comme un sentiment de soi et comme toute sensibilité isolée. Il faudrait s'interroger pour savoir si un contexte semblable aujourd'hui — et donc presque 100 ans plus tard — ne doit pas aussi être restauré : si je ne porte pas l'intention de mon attention aux choses dans la perception sensorielle, mon expérience reste adhérente au passé dans la perception sensorielle, c'est-à-dire ce n'est pas le monde présent qui en surgit véritablement, mais une réalité passée dans ma conscience ! Qu'une telle perspective de recherche se confirmât, alors pourraient en résulter des conséquences qui vont loin, pas seulement pour la psychologie, mais plus encore aussi pour la théorie de la perception.

Le présent requiert de penser plus loin

Les principes de recherche désignés sont à appliquer naturellement aussi sur la nouvelle psychologie et sur la manière de fréquenter les incitations de Rudolf Steiner. Ces dernières ne peuvent pas être comprises et menées au-delà de l'activation spirituelle de soi, au-delà de l'inclusion du futur intentionné. Si l'on s'efforçait d'en prendre purement une information, une réception, voire une application des expositions de Rudolf Steiner, alors on tomberait pour la recherche psychologique dans le danger déjà indiqué de confondre un passé prolongé avec son propre présent. Les présupposés méthodologiques que Rudolf Steiner a adoptés comme base — qui ne sont certes pas explicites au plan de la théorie cognitive, mais sont implicitement d'une portée incalculable, ne seraient ensuite plus pris en compte et l'on suivrait moins l'esprit que la lettre de ses développements. Dans l'acceptation d'une réelle remise sous les yeux des perspectives psychologiques de Rudolf Steiner, le développement du Je dans l'âme de conscience — qui s'est accompli dans les cent dernières années — serait par ailleurs à incorporer dans les fondements cognitifs.

Ainsi faudrait-il vérifier, par exemple, si les fondements cognitifs pour l'investigation du penser, sentir et vouloir, entre temps ne se sont pas plus rapprochés, depuis le moment où Rudolf Steiner les a exposés en 1918. L'exploration du penser, reposant sur l'activation spirituelle de soi, ou selon le cas l'intensification du penser et l'exploration du vouloir à partir de l'expérience de la signification

existentielle de ses propres orientations du vouloir et finalement, l'expérience du sentiment à partir d'une approche menée depuis le futur dans le présent, se sont rapprochées dans la situation de vie de l'individualité et se sont, entre temps, développés en fondements de vie : sans référence au futur, la vie du sentiment tend à l'atmosphère de fond dépressive ; la vie à partir du passé personnel rend dépressif et pareillement un oubli vis-à-vis de la biographie jusqu'à présent, favorise des accords de sentiments illusoires. Sans une activation individuelle du vouloir, le danger existe de se perdre dans les orientations aux handicaps de la science et de la civilisation, et une chose analogue vaut pour le penser — celui qui n'éprouve pas qu'il doit lui-même remarquer dans le penser les contextes qui sont importants pour sa vie, succombe à une objectivisation de rationalité.

L'impression peut presque surgir qu'avec cela, l'instant de vie qui est décrit par Rudolf Steiner comme une perception qui ressent un passé biographique à partir d'un pas effectué dans le futur, inclut aujourd'hui les deux autres seuils avec lui. Car la venue [à l'esprit, *ndt*] dans l'instant de vie, l'éveil dans le présent personnel, peut foncièrement être éprouvé comme un troisième seuil, qu'il vaut de franchir activement aujourd'hui, outre le seuil de la naissance et celui de la mort. Avec cette réunion l'instant de vie embrasse cependant, dans son orientation future, également l'être humain à venir, au-delà du seuil de la mort et celui précédent, avant le franchissement du seuil de la naissance. Comme interrogation de recherche, il faudrait donc vérifier si aujourd'hui dans l'instant de vie un passé *karmique* est aussi présent, dès que je saisis avec cela intentionnellement le destin futur. Le *Karma* ne se trouve alors pas dans des incarnations « passées », mais au contraire celles-ci sont maintenant présentes dans l'ouverture correspondante au futur dans le ici-et-maintenant du sentiment de soi et de celui de vie de l'individualité. D'une manière analogue un développement futur de la destinée — aussi bien dans la dimension de l'existence après la mort qu'en considération des incarnations suivantes — pourrait être présent dans l'intentionnalité du présent. Si ces présomptions se confirmaient, l'investigation du sentiment, sous les fondements cognitifs qui ont été décrits au début, aurait une signification encore plus élevée que celle qui put être exposée voici cent ans : dans la connaissance du sentiment il en co-résulterait, pour la nouvelle psychologie, une relation au penser et au vouloir. Le sentir, comme élément médian entre penser et vouloir, en recevrait dès lors au plan de la théorie de la connaissance, dans la configuration de la vie et la thérapeutique, une position-clef encore plus évidente.

La relation au corps

D'autres orientations de recherche pourraient ainsi être incluses que Rudolf Steiner, dans les conditions du premier quart du 20^{ème} siècle ne put que purement et simplement signaler. Il faut penser, par exemple, à la perspective déjà mentionnée au *Cours de pédagogie curative*, celle qui reste fidèle à l'antique maxime psychologique, « *anima forma corporis* » (l'âme comme forme du corps) eu égard au penser humain. La relation du Je au penser est remarquée dans sa vertu créatrice du corps ; avec cela une dimension d'action du penser devient peu à peu accessible qui reste dissimulée normalement dans la contention et le contenu du penser : à savoir, la force d'achèvement du penser à l'intérieur de la formation d'organe. On ne peut exposer ici cette relation plus en détail ; mais je voudrais renvoyer bel et bien au fait que la médiation entre penser et formation d'organe, ou selon le cas, fonction d'organe est de nouveau à rechercher dans un sentiment ou une sensation.

Rudolf Steiner a indiqué, en 1924, une autre direction thématique, dans la maxime anthroposophique n°59⁸ selon laquelle l'être humain peut mettre en mouvement en lui le sentiment même de vivre à partir

⁸ 59) « Une observation impassible du penser montre que les pensées de la conscience habituelle n'ont pas d'existence propre, qu'elles se présentent seulement comme des images réfléchies de quelque chose. L'être humain se ressent pourtant vivant dans les pensées. Les pensées ne vivent pas, mais lui vit dans les pensées. Cette vie a son origine dans des entités spirituelles que, dans le sens de ma Science de l'occulte, on peut désigner comme celles de la troisième Hiérarchie, comme un règne spirituel ». Voir le commentaire correspondant de Lucio Russo – ospi.it [traduction disponible en français sans plus auprès du traducteur, ndt] en particulier le passage suivant : « L'être de la plante qui se soulève au-dessus du minéral forme son corps avec le minéral ; la plante vit sur le monde minéral. Elle devrait donc (selon les exercices donnés par Rudolf Steiner) s'incliner avec dévotion vers le monde minéral puisqu'elle lui est

du penser. On pourrait rajouter que dans un délicat tréfonds du sentiment de soi vit la sensation que j'existe finalement à partir de mon penser. Mes sentiments et mon vouloir s'intègrent aussi à ma sensation et à mon intention, tandis qu'à tout moment, en pensant, je forme la relation, à la fois fondatrice et fondée, sur le Je. On pourrait encore faire un pas plus loin et développer en revanche une prévenance de sorte que dans ce sentiment — de vivre à partir du penser — cela persiste en une sorte de fonction du cœur de l'existence personnelle — et éventuellement avant la naissance le point de départ aussi pour la formation organique du cœur, laquelle de son côté, repose à la base de la totalité du processus de l'organisme. Car dans le processus du cœur se révèle un caractère distinctif de chaque organe et de la totalité de l'organisme : à savoir que formation d'organe et fonction d'organe peuvent seulement se réaliser si une sensibilité réciproque des organes détermine l'événement fonctionnel et processuel comme une vertu de forme. Autrement dit : le sentiment, de vivre à partir du penser, entre dans la forme d'organe prénatale, dans le développement de l'organisme pendant l'enfance et l'adolescence et dans la fonction des organes à l'âge adulte, de manière permanente comme une vertu de forme et de mise en ordre dans l'ensemble de l'organisme. Sensibilité et fonctionnalité réciproques des organes doivent se correspondre et l'expression archétype de cet événement c'est le cœur dans sa sensibilité qui embrasse tout. Avec cela, la venue dans l'instant de vie — l'éveil englobant dans le sentiment de soi actuel, comme dans les sentiments individuels — aurait aussi des effets sur la formation d'organe et la santé individuelles. Cette perspective anthropologique pourrait gagner, par et au-delà des connaissances psychosomatiques existantes, une importance psycho-hygiénique et corpo-hygiénique.

Il est déjà évident dans les formulations qu'il s'agit de tout premiers fondements, plutôt à titre de soupçon, pour des orientations de recherche à venir. Elles peuvent cependant permettre le pressentiment, que la « programmation de recherche » de Rudolf Steiner d'une connaissance du sentiment, du 10 octobre 1918, pourrait devenir le point de départ d'une « recherche psychologique de pointe » au vaste sens du terme.

Das Goetheanum, 19/2017.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Littérature: Klünker W.-U., Reiner J., Tolkdorf M., Wiese R.: *Psychologie du Je*, Verlag Freies Geistesleben, Stuttgart 2016, 187 pages, 22 €.

Wolf-Ulrich Klünker, né en 1955 à Holzminden (Weserbergland); Fondateur du lieu de recherche DELOS pour la psychologie (Berlin). Directeur de la fondation *Tourmaline* (Rondeshagen, près de Lübeck) et co-responsable des domaines de recherche et encouragements à la recherche de la Société Anthroposophique en Allemagne. Activité de conférencier ; recherches et publications dans les domaines de science spirituelle, psychologie et thérapeutique anthropologique, entre autres : *Connaissance de soi – Développement de soi. Au sujet de la dimension psychothérapeutique de l'anthroposophie* (seconde édition, 2003) ; *Christ et le destin de l'être humain* (2001) ; *L'attente de l'Ange. L'être humain en tant que nouvelle Hiérarchie* (2006 ; 3^{ème} édition 2010) ; *Qui est Jean ? Dimensions de la dernière allocution de Rudolf Steiner* (2006) ; *La réponse de l'âme. Psychologie aux frontières de l'expérience du Je* (2007) ; *Anthroposophie en tant que tangence du Je* (2010). *La sensibilité de la destinée : biographie et Karma au 21^{ème} siècle* (2011).⁹ Contact : Lieu de recherche DELOS, Stubenrauchstr. 77, D-15732 Eichwalde, delos@t-online.de

débitrice de son existence. L'animal vit de la même façon en se fondant sur le monde végétal ; l'homme vit à son tour en se fondant sur le règne animal, et avec cela naturellement aussi les autres règnes. **Qui vit, cependant, en se fondant sur l'être humain ?** Il y a un endroit où Rudolf Steiner précise que la disposition d'âme qui s'exprime dans le lavement des pieds s'étend, en partant de l'être humain, aux Hiérarchies des êtres spirituels. Ce sont les entités de la troisième Hiérarchie qui vivent en se basant sur l'être humain ; elles le regardent comme le règne qui leur donne la base de leur existence spirituelle. Les pensées sont leur première demeure en l'être humain. Non pas les pensées communes, mais les pensées nées parce que l'être humain a tourné son corps astral vers l'éternité ; les pensées pures sont l'offrande sacrificielle de l'être humains aux entités de la troisième Hiérarchie ; Rudolf Steiner dit à ce sujet que l'homme du présent fait souffrir ces entités, il leur fait endurer la faim, car il a laissé se gâter le pain sacrificiel » (Karl Hunger : *Le langage de l'âme consciente — Antroposofica*, Milan 1970, pp.136-137).

⁹ Wolf-Ulrich Klünker a récemment publié dans la revue anthroposophique *Die Drei* les articles suivants traduits en français et disponibles sans plus auprès du traducteur :

7-8/2012 : *Eveil — Au sujet de l'union du courant chrétien et de celui bouddhique dans le temps présent*

7-8/2013 : « *On est seulement vraiment vivant partout où l'on crée du neuf...* » ndt

11/2014 : *Essences derrière le penser — Hiérarchies spirituelles dans l'expérience de soi — En tant qu'objets de connaissance scientifique*